éditions Gallmeister



L'Oiseau du Bon Dieu

James McBride



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION
Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

L'EXPRESS
4 novembre 2015

Le guide culture

LE LIVRE
de François Busnel/



Le « kid » déchaîné

Voici l'un des livres les plus truculents de l'année. C'est aussi l'un des plus beaux. Sans doute est-ce dû à la façon dont l'auteur, James McBride, a choisi de raconter son histoire : à travers les yeux d'un gamin qui est l'antithèse de tous ces enfants débrouillards et trop gentils que l'on croise dans les romans d'initiation.

Commençons donc par présenter le sale gosse en question : « l'Echalote ». Peureux, menteur, voleur, tricheur, buveur (ah, ça oui !), lâche, amoureux d'une putain, prêt à tout pour fausser compagnie à ses bienfaiteurs (mais qui est le bienfaiteur de l'autre ?)… Bref, une petite crapule bien sympathique qui raconte son incroyable odyssée à la première personne du singulier. Et nous offre l'incipit le plus cinglant de la littérature contemporaine : « Je suis né homme de couleur, surtout oubliez pas ça. Mais pendant dix-sept ans, j'ai vécu en me faisant passer pour une femme. » Nous sommes à la veille de la guerre de Sécession, dans le sud des Etats-Unis. Le jeune Henry est recueilli par John Brown, un Blanc abolitionniste présenté comme un Ben Laden du Far West, barbe blanche, sermons et prières à n'en plus finir, guidé par Dieu, entouré de ses fils… Au terme d'un quiproquo, Henry est pris pour une fille par le vieux Brown, qui l'affuble de ce surnom idiot, « l'Echalote », et fait de lui la mascotte de sa bande de Pieds nickelés, convaincus (ils sont les seuls) que les Noirs doivent être libérés de l'esclavage. Commence alors une hilarante odyssée qui conduira au déclenchement de la guerre civile. N'en disons pas plus, sinon que le lecteur va rire comme jamais, qu'il faudrait confier ce magnifique roman à nos ados, le faire lire à nos politiques et le couronner pour son courage. Car James McBride, lui-même « né homme de couleur », passe à la paille de fer le mythe des esclaves noirs maltraités : tous n'eurent pas envie de se libérer de leurs chaînes et, sans l'intervention de ce vieux fou de Brown, nous n'en serions sans doute pas là. Mille rebondissements, de l'action, de l'humour, du sang, du sexe, des larmes : il y a tout, dans ce fabuleux roman politiquement très incorrect. Bien-pensants s'abstenir ! ●

Une hilarante odyssée dans le Vieux Sud signée James McBride

***L'Oiseau du bon Dieu*, par James McBride.** *Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe. Gallmeister, 450 p., 24,80 €.*

Retrouvez **FRANÇOIS BUSNEL** dans ***LA GRANDE LIBRAIRIE*** sur France 5 tous les jeudis à 20 h 35. Rediffusion le dimanche à 23 h 20.

N° 3357 / 4 novembre 2015

LiRE:
octobre 2015

Libéré, délivré

JAMES MCBRIDE

Une odyssée américaine foisonnante avec un jeune garçon habillé en fille et un improbable croisé de la cause abolitionniste.

C'EST UN PIC. « Noir et blanc, avec une petite touche de rouge. » Cet animal à plumes, « on l'appelle l'Oiseau du Bon Dieu. Il est tellement joli que, quand un homme le voit, il dit "Bon Dieu !" » Et une légende voudrait que la plume de cette bête, réputée peureuse et difficile à attraper, apporte à celui qui la détient l'« entendement de tout le restant de [sa] vie ». Mais que faut-il exactement comprendre dans cette croyance ? C'est l'un des enjeux de la quête initiatique d'un certain Henry Shackleford. En 1856, ce garçon métis du Kansas, alors âgé d'une douzaine d'années, pense que son destin est celui d'être comme son « P'pa », à savoir esclave. Mais c'était sans compter sur le vieux John Brown, qui intervient « avec la bénédiction du Seigneur pour libérer chaque homme de couleur sur ce territoire ». Accompagné par sa bande, ce drôle d'individu (ayant réellement existé) se sent en effet investi d'une mission divine, quitte à parfois (souvent, même) bafouer la loi. Lors d'un échange de coups de feu, le père du gamin reçoit une balle perdue qui lui sera fatale. Brown va alors recueillir l'orphelin, qu'il considère immédiatement comme sa mascotte, et le surnomme « L'Echalote ». Un malentendu, toutefois : le « sauveur » est convaincu qu'Henry s'appelle en réalité Henrietta et est une fille, dès lors habillé(e) comme telle... Comment forger son identité, dans un tel chaos ? Le gosse aurait même, au départ, tendance à croire que « cette vie de liberté et de lutte contre l'esclavage, ça vaut vraiment pas grand-chose ». On suivra alors les péripéties de ces aventuriers d'un monde en devenir, du Missouri esclavagiste à Harper's Ferry, Virginie, en passant par le bordel de Miss Abby à Pikesville en plein cœur du Maryland...



★★★ *L'Oiseau du Bon Dieu (The Good Lord Bird)* par **James McBride,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, 448 p., Gallmeister, 24,80 €



Lauréat du National Book Award 2013, *L'Oiseau du Bon Dieu* a tout du croisement réussi entre la fresque picaresque et le western classique. Scénariste et jazzman, James McBride revisite avec brio l'histoire américaine et brosse ainsi le portrait tout en nuances d'un individu qui « croyait que Dieu était de son côté. [...] Le problème, c'est que Dieu, Lui, Il dit jamais à personne pour qui Il est ». Si le récit pèche par quelques scènes superflues, l'auteur enchaîne toutefois les péripéties avec une grande fluidité et se permet même des moments poétiques, nous rappelant que les abeilles ont en commun avec les oiseaux de pouvoir s'envoler... **Baptiste Liger**

LE MATRICULE DES ANGES
9 juin 2017

CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

Libéré malgré lui

JAMES MCBRIDE RÉINVESTIT, NON SANS HUMOUR ET UNE BONNE DOSE DE REBONDISSEMENTS, L'HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS.

Henry Schackleford est un jeune noir d'une douzaine d'années vivant, comme l'essentiel des personnes de couleur du Kansas en 1856, sa condition d'esclave comme une destinée quasi évidente. Avec son père, barbier de son état, il suit la routine d'une existence dédiée au service de leur propriétaire blanc. Et hormis un caractère bien trempé et une certaine dose de culot pour son jeune âge, rien ne l'a préparé au bouleversement qui va se produire dans son petit monde. Un certain John Brown débarque en ville, précédé d'une réputation sulfureuse d'abolitionniste aussi légendaire que sanguinaire. Un point de vue politique qui n'est pas du goût de tous dans ces terres et qui va vite faire dégénérer une rixe, au cours de laquelle le père d'Henry meurt et lui-même se retrouve embarqué malgré lui à la suite de Brown.

Pris pour une fillette par l'illuminé révolutionnaire (en raison de la finesse de ses traits), revêtu d'une robe et d'un bonnet, Henry, devenu Henrietta, va vivre une foule d'aventures aux côtés de la bande de renégats dépenaillés qui écume les territoires de l'Ouest. Le lecteur va ainsi se retrouver baladé de sombres forêts en petites bourgades isolées et miteuses, en passant par un bordel et quelques raids sanglants, plus ou moins réussis, qui feront figure de micro champs de bataille. La troupe se constitue d'hommes qui, pour l'essentiel, ne sont pas des lumières… et notamment plusieurs fils de Brown qui obéissent aveuglément aux ordres de leur père, aussi contradictoires ou farfelus soient-ils. Car tout l'intérêt de cette pittoresque épopée (primée du National Book Award en 2013), dont le petit Henry est le témoin, est ce formidable mélange, sous la plume de McBride, de scènes cocasses (notamment un passage d'anthologie avec une bagarre générale à coups de flingues où chacun se tire dessus tout en riant et buvant), de discussions savoureuses (la gouaille du jeune Henry y étant pour beaucoup, sans compter les multiples dialogues de sourds entre protagonistes), de harangues délirantes (les sermons et prêches interminables de Brown qui mélange les saintes écritures avec tout ce qui lui passe par la tête), avec des actions violentes où l'absurde le dispute à la cruauté parfois gratuite.

Et si la verve de McBride nous emporte au fil du récit, nous faisant nous attacher rapidement à une foule de personnages hauts en couleur, le couple formé par le vieil homme et l'enfant permet de traiter de manière décalée, légère parfois, drôle bien souvent, des sujets beaucoup plus dramatiques de l'histoire des États-Unis. L'auteur nous décrit ainsi une période où tous les esclaves n'étaient pas dans une situation de maltraitance les poussant à se défaire de leurs chaînes, certains mêmes allant à l'opposé de « yankees » convaincus eux qu'il fallait leur offrir la liberté, y compris contre leur gré.

Le petit Henry/Henrietta n'a rien d'un héros, c'est même plutôt le contraire : sale gosse, peureux, menteur, prêt à s'enfuir à la moindre occasion, il cherche avant tout à survivre, quitte à accepter son déguisement. Son odyssée n'est pas un parcours initiatique classique à la Mark Twain, mais bien un calvaire semé d'embûches au terme duquel il aura perdu sa candeur.

Quant à John Brown, c'est une figure historique véritable, une sorte de mystique parti en croisade contre l'esclavage. Mais McBride n'en fait pas une légende particulièrement positive. Brown apparaît plus proche d'un fou de dieu, charismatique et dangereux, que d'un philosophe humaniste. Reste qu'il aura ouvert une brèche en se positionnant haut et fort comme abolitionniste, et alors presque seul contre tous, préparant ce qui allait se produire quelques années plus tard avec la guerre de Sécession. **Lionel Destremau**

L'Oiseau du bon dieu, de James McBride
Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Happe, Gallmeister, « Totem », 476 pages, 11,50 €

LIRE:
LES 20 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE
décembre 2015



James McBRIDE
L'Oiseau du Bon Dieu
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par François Happe (Gallmeister)

Les écrivains américains sont décidément de drôles d'oiseaux, et James McBride n'échappe pas à la règle. Ainsi, outre sa carrière d'écrivain et de scénariste (il a notamment collaboré avec Spike Lee), ce quinquagénaire est aussi connu outre-Atlantique pour son activité de saxophoniste de jazz. A vrai dire, ils ne sont pas si nombreux, les musiciens à avoir réussi à s'imposer dans le monde des lettres. Et de quelle manière, en ce qui concerne James McBride : son quatrième livre, le brillant *L'Oiseau du Bon Dieu*, s'est ainsi vu attribuer le National Book Award en 2013, une récompense qui ne relève pas du hold-up. L'auteur nous plonge ici dans l'Amérique tourmentée du milieu du XIX[e] siècle, à travers le parcours initiatique du petit Henry Shackleford – surnommé « L'Echalote ». Celui-ci pense avoir un destin tout tracé, comme l'était celui de son père : être esclave. Mais c'était sans compter sur l'irruption de John Brown, pionnier extravagant de l'abolitionnisme qui va entraîner le gamin, devenu orphelin, dans l'aventure. Précision : l'homme d'Eglise prend Henry pour une fillette et va le grimer comme telle… Avec *L'Oiseau du Bon Dieu*, James McBride compose une grande odyssée western entre le Kansas, le Missouri et le Maryland, qui revisite l'histoire de manière parfois abrasive, sans abandonner le plaisir des péripéties et une certaine poésie. Alors, faites comme l'oiseau…

LE FIGARO MAGAZINE
6 septembre 2015

LE MARQUE-PACE DE NICOLAS UNCEMUTH

L'ÉPOPÉE SAUVAGE

C'est un épisode de l'histoire américaine que les Français connaissent mal : dans les années 1850, John Brown, un vieillard yankee fou de Dieu, monte une milice pour aller délivrer les esclaves noirs du Sud parce qu'il a lu dans la Bible que les hommes sont égaux. Le roman hilarant et picaresque de James McBride (National Book Award 2013) plante les aventures de ce cinglé entendant punir les esclavagistes par le glaive comme par la poudre. Parmi les membres de sa horde sauvage, un petit garçon noir qu'il prend pour une fille, et qui raconte, des années plus tard, sa violente et grotesque épopée. Le vieux Brown d'Osawatomie communique avec Dieu, en direct ! Le Rédempteur qui a versé Son sang, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, lui envoie Sa parole pour guider son sabre. Le petit Noir, médusé, le suit pour aller anéantir les Missouriens puis les Virginiens ! Des plaines du Kansas aux bordels de villes miteuses, le garçon déguisé en fille, surnommé l'Échalote par son libérateur abolitionniste, est bringuebalé dans un océan de violence et de sermons aussi comiques que délirants. Le périple s'achèvera durant la prise d'assaut de Harpers Ferry, le 16 octobre 1859, une date que tous les enfants américains connaissent par cœur, débouchant sur la guerre de Sécession. Le lecteur, lui, sort lessivé de ce chef-d'œuvre révélant un nouvel écrivain surdoué. C'est Mark Twain revu par Tarantino.



★ ★ ★ ★ ***L'Oiseau du bon Dieu*, de James McBride. Gallmeister, 441 p., 24,80 €. Formidablement traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe.**

FOCUS VIF
15 octobre 2015

livres
James McBride

L'OISEAU D

L'ÉCRIVAIN ET MUSICIEN **JAMES MCBRIDE** DONNE CORPS À UN **WESTERN** SALUÉ OUTRE-ATLANTIQUE, **TRUCULENT** ET PICARESQUE, QUI **DÉFIE** AUTANT LES **CLICHÉS** QUE LES **IDENTITÉS**.

RENCONTRE **Olivier Van Vaerenbergh**, À **Paris**

A priori, rien de drôle: dans *L'Oiseau du Bon Dieu*, James McBride mêle fiction et réalité en retraçant le parcours du garçonnet Henry Shackleford, jeune esclave noir libéré malgré lui par le légendaire abolitionniste blanc John Brown. Lequel déguisera en fille le petit Henry pour l'emmener avec lui dans son épopée sauvage, romanesque et sanglante, et dont la conclusion aurait, dit-on, marqué les débuts de la guerre de Sécession. Rien de drôle donc, si le petit Henry n'était pas bourré d'humour, si John Brown n'était pas un fou de Dieu complètement dingo, et si James McBride n'était pas convaincu qu'il faut "*mettre du fun dans l'Histoire*" et surtout, surtout, ne pas viser un autre *12 Years a Slave*, le parfait contre-exemple de ce qu'il faut faire selon lui: "*Je n'ai pas vu le film, et je ne veux pas le voir! Des mauvais Blancs, des gentils Noirs... On ne prêche que des convertis avec ce genre de clichés! Or moi je veux convaincre mon cousin Herbert ou ma sœur Hélène et prendre le contrepied de leurs convictions: il existe aussi des Blancs honnêtes et des Blacks pas sympas.*" Le contrepied, McBride connaît ça, effectivement: dès son premier livre autobiographique, en 1996 (*La Couleur d'une mère*), l'auteur revenait sur sa jeunesse à Brooklyn, huitième enfant d'une famille de douze, élevé par un père révérend noir mais aussi par une mère... juive, polonaise et blanche. Une identité donc plus complexe que la couleur de sa peau, dans un pays qui n'en finit pas d'en faire une fixette. McBride, depuis, cultive sa différence: à la fois écrivain et musicien (saxophoniste), libertaire et homme de foi, cet ami de Spike Lee qui déjoue les clichés s'est vu décerner en 2013 le prestigieux National Book Award pour son *Oiseau* effectivement rare. Une distinction qui, il l'espère, ne lui rapportera ni trop d'argent, ni trop de lecteurs: "*J'ai tout ce qu'il faut pour vivre et être heureux.*"

On connaît peu, en Europe, l'histoire et la figure de John Brown, abolitionniste que Lincoln lui-même qualifiait de fanatique...

Aux Etats-Unis, c'est encore pire. On connaît très peu l'Histoire, et encore moins la contribution des Noirs américains à celle-ci. John Brown, un Blanc qui a donné sa vie à la cause noire, n'existe plus dans les programmes scolaires. Moi je m'en souvenais via une chanson de gospel que les vieux de mon église chantaient parfois, *La Parole de John Brown*. Il fallait juste trouver la bonne manière de raconter son histoire: il existe déjà des dizaines de livres sur lui, mais personne ne les lit! Moi je voulais surtout raconter une histoire d'amour, entre un jeune garçon et un homme. Un petit garçon un peu fou, et un homme complètement dingue. Et pour le personnage de l'homme, je voulais quelqu'un qui ait à la fois l'innocence d'un gamin et la sagesse d'un vieillard. John Brown était parfait: il était illuminé, mais aussi très sage, et très drôle.

Cet humour, omniprésent dans *L'Oiseau du Bon Dieu*, en fait sa particularité; on ne s'attend pas à ça, sur un tel sujet dramatique. En français, on parlerait de roman picaresque...

Mais l'Ouest sauvage est justement le lieu parfait pour ce genre de personnages et d'histoires: il n'y a pas de limites géographiques, les gens y sont parfois "bigger than life"... Et je suis convaincu que la comédie aide à vivre -regardez les enterrements: on y rigole toujours beaucoup, non? Le rire donne aussi la liberté de pleurer. J'ai aussi écrit des livres "sérieux", mais je n'y arrive plus. Je dois m'amuser pour sortir chaque jour de mon lit et me mettre à écrire. Si tu sais qu'un fou rire et un bon café t'attendent, ça te motive.

De l'humour donc, et aussi beaucoup d'incorrections: dans votre roman, John Brown n'est pas abolitionniste par conviction. Mais juste parce qu'il est dingue...

C'est une question de point de vue: moi par exemple, je suis contre le réchauffement climatique. Mais si je viens chez toi pour voler ta voiture, qui participe effectivement de ce

RARE



réchauffement, je ne suis pas un militant du combat climatique, je suis juste un voleur de voitures! Donc oui, John Brown a lu dans la *Bible* que tous les hommes étaient égaux, l'a pris au pied de la lettre et s'est lancé dans une croisade qui a fait de nombreuses victimes. Il était très religieux, et un peu fou. Je suis moi-même un homme de foi, de religion, je peux donc me permettre de les critiquer: la religion est ce que les hommes en font -regardez le terrorisme. Je crois en tout cas qu'à sa mort, si Saint-Pierre a dû lui flanquer d'abord une bonne fessée, il l'a ensuite laissé passer. C'était un voleur, un meurtrier et un homme torturé, mais il avait le cœur à la bonne place.

Est-ce difficile de conserver sa liberté de ton et son originalité après ce National Book Award?

C'est vrai qu'on n'ose plus faire de blagues après un tel prix -tout le monde croit que tu es intelligent! Il ne me rend en tout cas pas plus libre, je dois au contraire être plus prudent avec ce que je dis, ce que je fais. C'est pour ça que depuis, je me tiens assez éloigné des médias ou de la célébrité. Un acteur très puissant à Hollywood, très important, qui me fera sans doute un procès si je le cite (*pas la peine, on a reconnu Will Smith, NDLR*), m'a proposé des millions pour adapter le livre, mais je ne sais pas encore, ils risquent d'en faire n'importe quoi. C'est Dieu qui décidera de la destinée du livre, pas l'argent. Ce qui compte, c'est d'être heureux avec ce que l'on fait, pas ce que ça rapporte. J'ai eu l'occasion de travailler avec les équipes de Quincy Jones. J'ai vu des personnes heureuses. Ça vaut mieux que le fric ou que la célébrité. Je veux pouvoir encore me planter et ne pas trop en souffrir. ●

■ *L'OISEAU DU BON DIEU* DE JAMES MCBRIDE, ÉDITIONS GALLMEISTER, TRADUIT DE L'ANGLAIS (USA) PAR FRANÇOIS HAPPE, 448 PAGES.

Le Maine libre GRAND MANS
30 octobre 2015



James McBride s'empare de cette histoire avec une écriture truculente saluée par le National Book Award. Photo Chia Messina.

La course de l'Echalote

McBride ressuscite l'abolitionniste John Brown et signe une fresque épatante.

« L'Oiseau du bon Dieu »
De James McBride.
Traduit de l'américain
par François Happe. Gallmeister.
442 pages. 24,80 €.

Frédérique BREHAUT
frederique.brehaut@maine-libre.com

Bible dans une main, fusil dans l'autre, l'Américain John Brown au mitan du XIXe siècle, se donne pour mission de libérer les esclaves noirs. Avec sa bande dépenaillée, il mène des coups d'éclat et terrifie ceux qui le croisent. En 1856, lors d'une expédition, Brown tombe sur le jeune Henry Shackelford, gamin métis qu'il prend pour une fille. Libéré malgré lui de sa vie insouciante, Henry est entraîné dans un combat qu'il soutient comme la corde soutient le pendu. À 12 ans, il n'a qu'une idée en tête, fausser compagnie au vieil exalté et à ses fils. Entreprise d'autant plus délicate que John Brown considère l'enfant rebaptisé l'Échalote, comme son porte-bonheur.

À un train d'enfer, James McBride s'empare de Brown, personnage controversé de l'histoire américaine. Précurseur de l'abolition, il devient dans les années 1840 le missionnaire et le bras armé de la cause des Noirs. Ses combats causeront sa perte après l'échec sanglant de l'insurrection d'Harper's Ferry en 1859. Deux ans plus tard, la Guerre de Sécession éclatait.

Une histoire racontée à un train d'enfer

Sous la plume de James McBride, le patriarche rebelle prend la dimension d'un héros picaresque, figure de proue d'une geste irrésistible racontée par l'Échalote.

Des grandes plaines du Kansas aux villes de l'Est où l'imprévisible John Brown vient collecter des fonds, l'Échalote médite sur le cours de l'aventure. Car le quotidien des fuyards est si rude qu'il regrette parfois sa vie d'esclave. Sous ses habits de fille, il n'en reste pas moins un chenapan futé digne de tenir le whiskey mieux que bien des hommes.

Goguenard vis-à-vis de John Brown à la fois visionnaire et frapadingue, le jeune Henry comprend aussi très vite que la cause des Noirs est loin d'être acquise et que leur histoire reste à écrire par eux-mêmes. *« Tout le monde parvenait à faire un discours sur les Noirs, sauf les Noirs ».*

Au-delà des bordels, de quelques pendaisons, de prêches illuminés, d'aventuriers croisant des philanthropes, l'écrivain américain met son humour au service d'un héros oublié. Le tout arrosé de solides rasades de whiskey se déguste sans modération.

Les Echos
WEEK-END
26 juin 2020

CULTURE & STYLE



LITTÉRATURE AMÉRICAINE LES RACINES DE LA COLÈRE

Par Laura Berny , Philippe Chevilley, Pierrick Fay, Isabelle Lesniak et Jean-Philippe Louis ☛

Devant la Maison-Blanche, le 30 mai. Le meurtre de George Floyd, le 25 mai à Minneapolis, a fait éclater des décennies de rage et de frustrations enfouies.

JASON ANDREW/REDUX REA

Alors que la mobilisation contre le racisme embrase les États-Unis et le monde, sept romans récents d'écrivains héritiers des militants des droits civiques nous aident à mesurer les ravages provoqués par l'esclavage et la ségrégation dans les États du Sud.



Le génocide indien et l'esclavage sont les deux plaies originelles de l'Amérique. La littérature comme le cinéma ont mis du temps à le reconnaître. Les premiers westerns présentaient les Amérindiens comme des sauvages. Les romans et les films évoquant le Vieux Sud éludaient la question du racisme, exaltant l'art de vivre des planteurs magnanimes avec leurs « bons esclaves ». L'œuvre la plus emblématique en ce sens est bien sûr *Autant en emporte le vent*. Alors que deux maisons d'édition françaises, Gallmeister et Gallimard, rééditent en ce mois de juin le best-seller de Margaret Mitchell, le film tiré du roman en 1939 s'est retrouvé sur la sellette aux États-Unis. Face à la colère provoquée par le meurtre de George Floyd, HBO a décidé de le retirer momentanément de son catalogue afin de le « contextualiser ».

Même si on apprécie ce mélodrame flamboyant et qu'on peut s'agacer de son retrait provisoire, force est de constater qu'il donne une vision déformée de l'Histoire. Pour appréhender la réalité du Sud, mieux vaut se plonger dans des livres récents qui bénéficient des dernières recherches historiques et remontent aux sources du mal : violence des esclavagistes, guerre de Sécession, émancipation en partie illusoire, exil des Noirs vers le Nord, maux non cicatrisés du présent... James McBride, Colson Whitehead, Kevin Powers, Ayana Mathis, Greg Iles, Tayari Jones et Jesmyn Ward sont les auteurs, plébiscités outre-Atlantique, de ces romans fulgurants, inspirés par le combat militant de leurs aînés Richard Wright, Ralph Ellison, James Baldwin ou Toni Morrison.

« L'OISEAU DU BON DIEU » DE JAMES MCBRIDE (2015)
LE PÈLERIN DE L'ABOLITION

Fils d'un révérend afro-américain et d'une fille de rabbin immigrée de Pologne, James McBride, huitième enfant d'une fratrie de douze grandie à Brooklyn, réinvestit l'un des chapitres les plus sensibles de l'histoire américaine et convoque quelques-uns de ses acteurs (l'abolitionniste controversé John Brown, Frederick Douglass, Harriet Tubman) dans cette épopée picaresque récompensée par le National Book Award 2013. L'action se passe au Kansas, juste avant la guerre de Sécession. John Brown a embarqué sa ribambelle de fils et quelques volontaires aux profils hétéroclites dans sa campagne pour *« libérer chaque homme de couleur du Sud avec la Bénédiction du Seigneur »*. De campements rebelles en champs de bataille, le narrateur, un orphelin que tout le monde prend pour une fille et surnomme Petite Échalote, participe à ce combat sincère mais désordonné, pas toujours soutenu par les principaux intéressés. *« J'étais esclave, mais c'est pas gênant quand vous y êtes habitué. Vous mangez à l'œil. Vous avez un toit sur la tête gratuitement. C'est quelqu'un d'autre qui se casse la tête pour vous »*, explique le héros candide... Un regard cinglant sur les prémisses de la guerre civile américaine, adapté en série télé avec Ethan Hawke.
Traduit par François Happe, Totem Gallmeister, 480 p., 11,50 €.

« LES DOUZE TRIBUS D'HATTIE » D'AYANA MATHIS (2012)
LE NORD, ELDORADO TROMPEUR

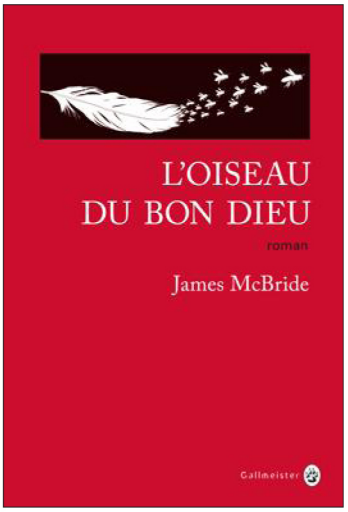
Lorsqu'Hattie et sa famille quittent la Géorgie en 1923 pour le Nord, les gares locales ne sont pas équipées de toilettes pour les Noirs. Dans la rue, il faut descendre dans le caniveau pour laisser passer les Blancs et fixer le bout de ses chaussures pour éviter les ennuis. Le pasteur qualifie Philadelphie de nouvelle Jérusalem... Tout ira pour le mieux une fois qu'elle y sera installée, se persuade la jeune fille, qui n'est pas la plus à plaindre : son père est le seul homme de couleur propriétaire de son affaire en ville. Entre 1920 et 1940, quelque 2 millions de Noirs – dont la grand-mère de l'autrice – chercheront, comme son héroïne, le salut au Nord. Souvent sans trouver l'apaisement escompté. Hattie élèvera ses douze enfants dans la rigueur des hivers de Pennsylvanie, partagée entre les souvenirs effrayants de sa Géorgie natale (qu'elle refuse de nommer autrement que « là-bas ») et la nostalgie des pacaniers, des liquidambars et des pêches géantes. Le premier roman d'Ayana Mathis est si touchant qu'il a été promu par Oprah Winfrey et plébiscité par un large public en 2012. La presse a comparé la prometteuse écrivaine quadragénaire, grandie dans les quartiers nord de Philadelphie, à Toni Morrison.
Traduit par François Happe, Totem Gallmeister, 336 p., 9,80 euros.

L'ALSACE
14 septembre 2015

Leçon d'histoire

Le Vieux John Brown est une légende de la lutte contre l'esclavage aux États-Unis. Un personnage haut en couleur qui pense avoir été choisi. Tel le Messie. Escorté de ses fils et de mercenaires idéalistes, l'extravagant abolitionniste part donc en guerre armé de sa foi et accessoirement de pétoires à sept coups. Au fil de sa croisade pour la liberté, Brown adopte Henry, 12 ans, un jeune esclave noir dont il a tué le père. Par accident... Dans le feu de l'action, le Vieux prend Henry pour une fille, l'affuble d'une robe et d'un bonnet, tel un porte-bonheur envoyé par le Divin. Malgré lui, Henry observe les événements avec incrédulité, humour, beaucoup de maladresse et une sacrée trouille au ventre... En cette veille de Guerre de Sécession, tout esclavagiste qui croise Brown risque gros. Et inversement, car Dieu, semble-t-il, a bien du mal à choisir son camp.
Sous la plume truculente de James McBride, brillant conteur, la cavalcade pionnière de John Brown s'avère plus que rocambolesque, instructive et pour conclure, émouvante.

T. B.

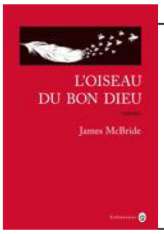


« L'Oiseau du Bon Dieu », James McBride, ed. Gallmeister. 448 p. 24,80€

DNA
DERNIERES NOUVELLES D'ALSACE
14 septembre 2015

LE NORD ET LE SUD, les Blancs et les Noirs, les esclavagistes et les abolitionnistes : on ne fait pas plus binaire que la guerre de Sécession. Qui n'a cessé, ça c'est sûr, d'imprégner la société américaine. L'actualité le montre assez souvent, la vieille déchirure ne s'est pas refermée. La littérature, comme le cinéma, continue de s'en mêler, dans le cas de James McBride et Laird Hunt en subvertissant le genre. A tous les sens du terme. Le premier a reçu pour *L'oiseau du bon Dieu* le National Book Award, récompensant l'originalité de ce roman épique. Le narrateur, Henry, esclave noir âgé de 12 ans, doit dans des circonstances inénarrables se faire passer pour une fille. Il/elle devient la mascotte d'un personnage réel : John Brown, figure controversée de la lutte contre l'esclavage.

Sa sanglante croisade à la fin des années 1850 fournit les prémices de la guerre civile. Aventure assez insensée au demeurant : « Faut pas être très clair dans sa tête pour décider de mettre en selle treize types et de déclarer la guerre à *quelque chose* plutôt qu'à quelqu'un ». John Brown le fit, cela finit mal. McBride, écrivain et jazzman, le raconte de façon échevelée et sensible.



L'oiseau du bon Dieu, James McBride, traduit par François Happe, Gallmeister, 450 pages, 24,80 €

télé 7 JOURS

5 décembre 2015

À lire aussi...

L'OISEAU DU BON DIEU
de James McBride

Dans l'Amérique de 1856, Henry, un jeune Noir de 12 ans, est pris sur un malentendu pour une fille. Le voilà embarqué par John Brown, le légendaire abolitionniste et



sa bande de rénégats, dans son combat pour libérer les esclaves... McBride transforme une leçon d'Histoire en comédie tendre et trépidante. Récompensé par le National Book Award (Goncourt US), ce livre est un joli feu d'artifice. **A.D.**

ROMAN. Gallmeister, 448 pages, 24,80 €

La Libre BELGIQUE
7 décembre 2015

Lire



REPORTERS

National Book Award

“Etre Noir, c’est un mensonge”

▸ Les premières heures du combat contre l’esclavagisme rendues avec truculence par James McBride.

▸ Pour mieux en révéler les contradictions.

J’exprime ma profonde gratitude à tous ceux qui, au fil des années, gardent vivant le souvenir de John Brown.” Par ce seul remerciement inscrit en final de “L’Oiseau du bon dieu”, James McBride (New York, 1957), qui est aussi scénariste, compositeur et musicien de jazz, montre son attachement à John Brown (1800-1859), un des premiers abolitionnistes qui, pour parvenir à ses fins, en appela à l’insurrection armée. Celui-ci est à l’origine du massacre de Pottawatomie (1856) et d’une tentative de rébellion sanglante à Harpers Ferry (1859) qui lui vaudra d’être condamné pour trahison et pendu. L’action de cette figure aujourd’hui méconnue marque les prémices de la guerre de Sécession (1861-1865). De cette page fondamentale de l’histoire des Etats-Unis, James McBride tire un roman épique, souvent cocasse, parfois burlesque, dans lequel on ne s’ennuie jamais.

Henry Shackelford, douze ans, est un esclave pas forcément mécontent de son sort. Un jour de 1856 débarque dans sa ville le Vieux John Brown qui le libère de sa condition et l’emmène avec lui. S’ensuit une existence de vagabondage avec ce chef à la religiosité extrême, *“bandit sanguinaire”* (sa tête a été mise à prix mille cinq cents dollars) dont la prétendue terrifiante armée ne compte en réalité qu’une quinzaine d’individus dépenaillés et décharnés. Sauf que pour Henry, *“être libre, ça valait pas un pet de lapin”*. Il a faim, est déguisé en fille par John Brown pour plus de commodité et ne comprend pas précisément les visées de son bienfaiteur. Surnommé L’Echalote, élevé au rang de porte-bonheur, Henry ne cesse de penser à s’enfuir mais peine à passer à l’acte. Campements de fortune dans la prairie ou la forêt, bordels de l’Ouest, salons de philanthropes, ferme servant de couverture : entre ardeur et découragement, coups d’éclat et revers, le voilà à la fois témoin et acteur. Et l’enfant se met à évoluer, à découvrir l’amitié, à construire ses propres opinions sur le monde. *“C’était pas l’esclavage qui me donnait envie d’être libre. C’était mon cœur.”* Il rencontre Frederick Douglass et séjourne un temps chez cet homme politique et auteur demeuré célèbre de “La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même”, un témoignage qui marqua les esprits dès sa parution en 1845.

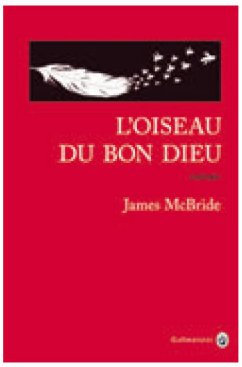
Mais “L’Oiseau du bon dieu”, roman truculent et haut en couleur, met aussi le doigt sur les contradictions du combat contre l’esclavagisme. Il s’agit ici moins de conviction que de religion. De plus, on ne demande jamais aux Noirs leur avis pour les confiner dans le rôle de ceux qui racontent à l’homme blanc l’histoire que ce dernier a envie d’entendre. *“Tout le monde parvenait à faire un discours sur les Noirs sauf les Noirs.”* Dépossédé de volonté et d’expression propres, le Noir apparaît ici dépourvu d’identité : *“être Noir, c’est un mensonge de toute façon. Personne vous voit tel que vous êtes vraiment. Personne sait qui vous êtes à l’intérieur”*. Avec de douloureuses conséquences. *“Un individu peut pas évoluer dans la vie s’il y a pas quelqu’un qui sait qui il est. [...] C’est pire que d’être n’importe quoi dans le monde extérieur.”* Récompensé par le National Book Award en 2013, “L’Oiseau du bon dieu” offre un regard décalé et pertinent sur des questions qui n’ont pas fini de se poser.

Geneviève Simon

L’oiseau du bon dieu *James McBride* / traduit de l’anglais (États-Unis) par François Happe / Gallmeister / 439 pp., env. 24,80 €

Captiv magazine
décembre 2015

James McBride
L'oiseau du bon dieu





" il pouvait mêler le Seigneur à pratiquement n'importe quel aspect de ses activités dans la vie, y compris l'utilisation des lieux d'aisance "

Entre courage et couardise

Nous sommes en 1856, sur les vastes terres d'Amérique. Henri Shackelford, un jeune noir de douze ans, esclave de père en fils, est employé à cirer les chaussures des charlatans, des vendeurs d'esclaves et autres ivrognes de la taverne de Dutch, grand propriétaire blanc. Mais un jour de poussière débarque le vieux et légendaire abolitionniste John Brown. Celui que tout le monde déteste, celui que tout le monde craint aussi. Pris dans une échauffourée, Henri, sans avoir rien demandé, se retrouve libéré et emmené par John Brown et ses hommes.

Dans la tourmente des événements et d'un quiproquo navrant, il est pris pour une fille. Alors affublé d'une robe et d'un bonnet, sans plus de famille, il n'a pas vraiment d'autre destin que de les suivre. Pour le vieux John Brown, il deviendra l'échalote, le porte-bonheur. Et puis finalement, porter des jupons, dans sa situation, ça évite les corvées et les fusillades !

Du Kansas jusqu'en Virginie en passant par le Missouri, cette bande de renégats va parcourir l'Amérique et participera au projet fou de cet homme illuminé : libérer les noirs d'Amérique, en finir avec l'esclavage. Les choses ne se passeront pas toujours comme prévue mais Dieu veillera, Il sera leur guide, la foi ne pourra que les rendre vainqueurs. De laïus en prières interminables, le vieux John Brown n'a de cesse d'interpeller le Seigneur. Oui, « *il pouvait mêler le Seigneur à pratiquement n'importe quel aspect de ses activités dans la vie, y compris l'utilisation des lieux d'aisance* ». Quant à Henri, hésitant toujours entre courage et couardise, entre fuite et protection du vieux, il mènera son bout de chemin cahin-caha. Travaillant auprès des prostituées de saloons, marchandant auprès des esclaves noirs, rencontrant les philosophes beaux parleurs, et surtout côtoyant ces blancs un peu vauriens, un peu voyous, il aura pour mission de rassembler les « abeilles », ces noirs encore asservis. Il apprendra surtout à devenir un homme sous ses dentelles, enfin !

Une aventure aussi cocasse que rocambolesque pour nous parler de cette Amérique du XIX[e] siècle. Une histoire qui raconte les héros méconnus, humanistes malgré leur gâchette facile. Une épopée qui se joue avec beaucoup d'humour pour évoquer les heures sombres de toute une époque.

James McBride, écrivain et musicien, a reçu le prestigieux National Book Award en 2013 pour récompenser cette histoire incroyable, qui puise au cœur de ses racines.

LE LIVRE DU MOIS

PAR PAULINE BRAVAR

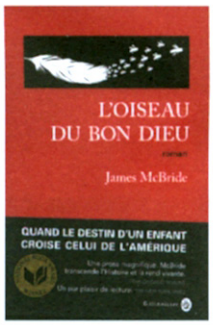
24.80 euros
éditions Gallmeister
parution 20 août 2015

SCHUSS MAGAZINE

décembre 2015

L'oiseau du bon dieu





Grande épopée que cet « Oiseau du bon Dieu » !!! Epopée et épisode important de l'histoire américaine car débouchant sur la guerre de Sécession.

Mais c'est un roman avant tout, drôle, burlesque : Vers 1850, un vieux fou de Dieu, John Brown, décide de libérer tous les esclaves noirs, tout en s'accaparant d'un petit Noir, Henry, déguisé en fille, qu'il protégera. Sanglante, violente, cette « croisade » se terminera bien mal mais nous, lecteurs, nous aurons passé des moments merveilleux en leur compagnie ! de James Mc Bride aux éditions Gallmeister.